

*Des films*

Brice Gruet

15 juillet 2008

## **Indiana Jones et le Royaume du Crâne de Cristal (Steven Spielberg)**



Autant l'avant-dernier opus, *Indiana Jones et la dernière croisade* (1989) était une sorte de brillant pastiche des précédents, autant celui-ci apparaît comme un pastiche de pastiche, avec tous les risques que cela comporte. Mais le divertissement est réussi. Indiana a vieilli (tout comme l'acteur, bien entendu, et la caméra a dû s'adapter à la dure réalité), il a même perdu son père depuis peu, et de l'eau a coulé sous les ponts : nous sommes en pleine guerre froide, et les temps sont durs pour l'archéologie. On retrouve ensuite tout au long du film beaucoup d'ingrédients assez attendus : les Russes fourbes et malveillants (mais assez bêtes pour être finalement bernés), avec à leur tête une mégère brune jouée par Cate Blanchett, improbable espionne dotée d'un accent russe non moins improbable ; un ensemble de cascades qui tendent à prouver la haute résistance de notre héros, notamment aux balles ennemies ; des fossiles, cartes, et autres documents archéologiques énigmatiques ; enfin, un subtil mélange entre la créature de Roswell et l'Eldorado repeint aux couleurs de la guerre froide et du Maccarthysme. Parmi les morceaux de bravoure traités avec une espèce de burlesque involontaire, notons un essai atomique à laquelle Indiana, décidément très résistant, survit sans presque aucune conséquence fâcheuse pour sa santé en se réfugiant dans un frigo.

Mais l'essentiel est ailleurs. C'est le voyage en Amérique latine (au Pérou, pour être exact) qui attire le plus l'attention, car il fait apparaître toutes sortes de poncifs qui déçoivent tant Spielberg nous avait habitués à mieux. La musique mexicaine en fond pour illustrer l'arrivée sur place est déjà une approximation un peu gênante, mais c'est ensuite toute la représentation de l'Amérique latine et du Pérou en particulier qui s'en ressent, et c'est sans doute le plus triste. Bien entendu, il s'agit d'une fiction, une fantasmagorie sur un archéologue aventurier en pays hostile. Mais est-il pour autant nécessaire de tomber dans les clichés et les poncifs d'usage ? Le réalisateur nous donne l'impression de s'être (une fois de plus) bien amusé à manipuler les images et les stéréotypes propres à l'époque où se situe l'action. Malheureusement, ses autres films plaident contre lui dans la mesure où le souci de rigueur documentaire ou la recherche de vraisemblance, présents dans le premier *Indiana Jones* par

exemple font contraste avec ce dernier film. Chaque aventure de l'archéologue joue il est vrai avec les clichés culturels sur les pays visités, et le genre du film d'aventure, mais celle-ci sonne davantage faux.

Pourquoi ? Sans doute parce qu'à l'heure où la mondialisation est censée permettre une meilleure connaissance de l'autre, on remarque d'autant mieux la désinvolture et l'à-peu-près dans la présentation de cultures non américaines. *Un-american* en bon anglais. Est-ce un effet secondaire du repli du pays à la suite des attentats de 2001 sur le réalisateur ? Les rapports entre les USA et les Etats d'Amérique latine ont toujours été complexes, et le mépris des " Yankis " pour les " latinos " fait partie hélas des tendances de fond. L'eldorado présenté par Spielberg revisite à la fois le mythe de l'Atlantide, les histoires relatives aux extra-terrestres et le mythe, tout de même, de la cité de l'or, avec, en plus, le recyclage de ces fameux crânes de cristal présentés dorénavant comme des faux fabriqués au XIXe siècle.

Le résultat est un bon film d'action, mais qui n'apprend absolument rien sur les endroits où se déroule l'action. La chute vertigineuse du héros et ses compagnons dans des chutes d'eau est filmé à Iguazu, en Argentine, et l'ensemble des paysages évoque un patchwork, une Amérique latine de pacotille, introuvable et peu flatteuse en définitive pour ses habitants. Mais ce n'est certainement pas ce qui intéresse le plus Spielberg. En fait, en reprenant comme de l'intérieur les représentations caricaturales que l'Amérique des années 1950 se pouvait faire des " autres ", " russes " ou " latinos ", à l'époque de la chasse aux sorcières, explicitement évoquée dans le film, on comprend mieux le projet de Spielberg, qui stigmatise ainsi l'atmosphère de paranoïa et de délation de l'administration Bush actuelle.

De surcroît, le recyclage de grands mythes actuels et autres légendes urbaines, largement entretenus (et amplifiés) par les media de masse, que ce soit Internet ou encore la bande dessinée, lui permet ainsi de jouer avec nos peurs, nos angoisses et les confusions qu'elles rendent possibles. Autrement dit, Spielberg brasse certainement tous ces poncifs à escient et laisse apparaître, comme en toile de fond, un portrait inquiétant des États-Unis à la fois passés et présents à travers l'" arrière-cour " du sud. Mais c'est, une fois n'est pas coutume, la géographie qui en fait les frais.

Compte rendu : Brice Gruet